



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

16 février 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

16 février 1907.

Mme Silvain, la femme de l'excellent sociétaire, qui n'avait pas encore eu l'occasion, depuis son engagement au Théâtre-Français, de déployer dans toute leur force et la grâce aussi de leur éclat ses rares qualités de tragédienne, s'est révélée grande artiste dans *l'Electre* de Sophocle, adaptée par M. Alfred Poizat avec une haute probité littéraire en un poème dont maints nobles vers ont été justement applaudis.

...De la barque des morts l'ombre surnaturelle...

aurait entre autres plu à Heredia.

Sous ses voiles noirs — épars comme ses cheveux couleur de nuit — et qui la vêtient de légères et flottantes ténèbres, lorsqu'avec de longs bras tristes et nus de Danaïde funéraire et de pieuses caresses de mains, *Electre*, appuyant,

pressant sur ses entrailles à demi maternelles et sur sa chaste poitrine l'argile qu'elle croit contenir les cendres refroidies d'Oreste, commença de confier à l'urne insensible et sacrée sa lamentation douloureuse, nous eûmes l'autre soir quelques minutes d'incomparable beauté. La terrifiante fille d'Agamemnon parlait alors d'une autre voix, soudaine et nouvelle, qui semblait celle d'Iphigénie. Mme Silvain, justement acclamée, a reçu, à la première d'*Electre*, le baptême de l'admiration.

\*  
\* \*

Le coup subit, le choc d'allégresse que cause déjà l'entrée à l'exposition d'aviculture, quand on a la bonne idée d'y aller le matin, vaut à lui seul qu'on se dérange. L'heureux vacarme qui vous assaille ! La royale aubade ! Ces milliers de cocoricos jetés à la fois, repris, relancés, après avoir étourdi et grisé l'oreille, agissent sur l'œil qu'ils enchantent, frappent d'une sorte de vertige lumineux et font cligner, comme aux fulgurantes approches du lever du soleil.

Malgré moi, dès les premiers pas sous la vaste tente dressée le long du Cours-la-Reine, j'ai regardé — au chant des coqs — mes pieds, pour voir si je ne marchais pas dans la rosée. L'air frais sentait le duvet et le grain.

Jabot gonflé, cou tendu, bec ouvert à craquer, les coqs étaient là, rangés à perte de vue, toutes

②

les espèces de coqs, grands et petits, domestiques et autres : les majestueux, d'un blanc d'œuf de porcelaine du Japon, à la crête de laque d'un rouge de plateau, les gras et pattus se dandinant comme des fermiers de Bresse, les exigus et vifs, d'émail luisant, pareils aux saxes des vitrines, les Houdan soufflés et bouffant de partout, culottés large ainsi que des lansquenets de guerre d'Italie. Les crêtes n'étaient point semblables. Il y en avait de rases, de grenues et peu fournies, d'autres orgueilleuses et fermes, quelques-unes molles, couleur de betterave, retombant de côté à la façon des bonnets de police de l'Empire, et d'autres roides et dures développant le cimier dentelé d'un casque carthaginois. Et les queues aussi, de tous les noirs et de tous les verts, présentaient de notables différences, tantôt panachées à la tyrolienne, tantôt courtes et trapues sur de forts croupions. Plus loin, tout en cuisses et en ergots, éperonnés comme Mexicains, c'était les coqs de combat, haut perchés ainsi que des chevaux de courses et dressant d'un air de défi, hors des grillages, au bout d'un col démesuré, leur tête agressive et cruelle. Dans le sable de la cage, ils campaient en avant déjà, pleins d'arrogance, leur patte onglée aux trois doigts en étoile, avec le geste dominateur qu'ils ont en bronze d'or sur la hampe des anciens drapeaux.

Après, j'ai vu les pigeons, *élourneaux*, *capucins*, *boulants* et *culbutants*, *cravatés* et *frisés*,

et les gros *romains*, personnages dodus de parcs et de beaux ombrages, faits pour arpenter à petits pas roses le velours des gazons et reposer leur vol pacifique sur la tête en marbre d'un dieu. Et puis j'ai salué les oies stupides au bec en carton orange, les dindons ébroués de gris, le crâne piqué de caillots de corail, balançant le réticule en tricot de chair qui leur pend sur le nez, les innocents lapins, aux yeux de confiture, avec leurs pauvres grandes oreilles, douces et froides, qui ont l'air de dire : « Ne me prenez donc pas par là !... »

Peu à peu, l'astucieux amour de la campagne m'envahissait, me possédait. Rêves de vie aux champs ! de vie longue, ininterrompue et vermeille au cours des journées de silence, ailleurs... quelque part, bien loin !... Près de moi, deux jeunes femmes en chapeau Louis XVI, « à la marinière », et en colliers de perles déploraient avec une gentille ardeur de ne pouvoir, chaque matin, jeter le mil aux poules et parlaient d'apprendre à traire. C'était la difficile minute. Pour peu que l'on se fût un peu laisser aller, on aurait dépensé tout son argent à acheter des couveuses à air chaud ou des mangeoires à bascule. Je sortis très vite, — quoique à regret.

\*  
\* \*

J'ai parmi mes amis un original que j'appelle l'Homme-qui-lit, parce qu'en effet, c'est le der-

nier homme qui lise et qui s'en vante. Il prétend que les livres sont écrits pour être lus, même les illisibles, et il lit, sans débrider. C'est sa fonction. Il ne sait faire que cela, mais qu'il le fait donc bien ! Il lit du matin au soir et souvent du soir au matin. Il lit debout, assis, couché, à table, à pied, en voiture, à cheval, au lit... et en rêve. Il n'est pas joueur, mais si d'aventure il le devenait, il lirait les cartes à la main, imitant ainsi, philosophe sans le savoir, mon distingué confrère M. Stanislas Rzewuski que j'ai fréquemment admiré il y a quelques années quittant au baccara chaque soir des petites fortunes en complète sérénité, sans lever les yeux du Kant ou du Spinoza dans lesquels il demeurerait enfoncé comme un pieu. *La Théorie des vents et l'Éthique* lui faisaient oublier, durant le temps qu'il en risquait et consommait la perte, les biens volatils de ce monde.

L'Homme-qui-lit vint me voir hier. C'est une habitude familière qu'il a prise et que je lui laisse parce qu'elle m'est commode. Tous les quinze jours environ il m'apporte une opinion concise sur les ouvrages récents. Il a tant à lire qu'il ne parle qu'avec mesure et rareté. Mais comme, par une avantageuse rencontre, nous avons à peu près tous les deux — sauf çà et là par exception — les mêmes goûts, dégoûts, partialités et préférences, je le feuillette avec autant de plaisir que de profit et j'accepte volontiers son jugement qui n'est peut-être pas

toujours le bon, mais que je ne me sens pas le courage surhumain de trouver mauvais, puisque neuf fois sur dix il concorde avec le mien.

Il avait, quand il entra, tel que le Colline de Mürger, des livres plein ses poches, ceux-ci proportionnés à la grandeur de celles-là, quoiqu'il fût parfaitement capable de renfermer à l'aise un in-32 dans la poche de son pardessus et de vouloir introduire, même au prix d'une déchirure, un in-octavo dans celle de son gilet.

— Eh bien ? lui demandai-je, tandis qu'avec un peu de peine il sortait son bagage.

— Ah ! fit-il, j'ai lu, j'ai lu !

— Compère, qu'as-tu lu ?

C'est la sacramentelle formule sur laquelle nous avons coutume de nous aborder.

— Voilà — sa physionomie devint grave — *Prêtres, Soldats et Juges sous Richelieu*, du vicomte d'Avenel. Bibliothèque de travail. Excellent, utile, archidocumenté. Nous apprend l'histoire privée de la France, l'ancienne mécanique gouvernementale, état et fonctionnement de l'armée, de la magistrature, du clergé. Mortier, crosse et cuirasse. Tout cela bien ordonné, bien clair. — *Promenades dans Paris*, de Georges Cain, joie dans *le Figaro*, charmant guide pour grands-ducs (amoureux de révolution ailleurs qu'au coin de leur quai), nobles étrangers en voyage ou vieux Parisiens ignares de leur ville natale. Les plans de quartiers, anciens et modernes, que l'on peut juxtaposer,

grâce à la transparence d'un des deux, sont amusants à comparer. Livre aimable, à la mode. On peut se le procurer aussi chez le concierge du musée Carnavalet. — Ah ! mon petit ami, que M. Maurice Herbette a donc été bien inspiré par le Prophète en nous narrant *Une ambassade persane sous Louis XIV* ! Rien de plus bouffe et de plus ahurissant que les aventures et méfaits de cette brute à turban lâchée avec sa troupe à travers la France, de Marseille à Paris, pillant, rançonnant, jurant, gâchant tout sur son passage, ombrageux comme un porc-épic, tirant le cimeterre à propos de rien aussi aisément que l'on dit Allah ! et voyant rouge dès qu'il lui est demandé, par politesse, de se désaccroupir de ses coussins pour saluer les maréchaux. La fantasmagorie du gala de Versailles lors de la réception de ce Mehemet Riza Beg par Louis XIV déjà vieux, harassé sous le caparaçon de ses habits lestés de douze millions de diamants, est inimaginable. Et je viens aussi de finir en bonnes feuilles le prochain livre de Lenôtre qui n'est pas encore paru.

L'historien du *Baron de Batz* s'est attelé — comme à un canon des Invalides — à une tâche qui n'est point menue. Mais pour le travail c'est un sans-culotte, un bourreau. D'après des mémoires et souvenirs peu connus, oubliés ou inédits, il va simplement nous livrer, à raison de un par mois, *trente-six* volumes consécutifs sur la Révolution et le début de l'Empire ! Con-

çois-tu, avec la moue que font quelques-uns en parlant de l'auteur des *Vieilles Maisons*, la besogne d'anecdotier frivole, d'amateur mondain et de dîneur en ville que représente l'entreprise ? Mais ni toi, ni moi, ni personne, n'avons d'inquiétudes. Lenôtre mènera sa charrette jusqu'au bout, avec cette rubiconde et cordiale sérénité dont il a pris la saine habitude de ne jamais se départir dans la vie. Le premier ouvrage, consacré aux *Massacres de septembre*, est divisé en quatre parties : la Force, l'Abbaye, le Couvent des carmes, le Dossier des massacreurs (cette dernière entièrement inédite). La lecture de ces authentiques et palpitants récits est un pur délice d'effroi, un régal de terreur. C'est du Grand-Guignol chez soi à haute pression. Par ces nuits de brume glacée, poursuivre page à page la suffocante relation de Pauline de Tourzel, — et, soi bien au chaud, la couverture au menton, sous l'œil de la lampe amie, aux lueurs du feu calmé dont les derniers charbons s'écroulent doucement... ah ! c'est une intense et presque coupable volupté ! L'on apprécie à sa vraie mesure la joie d'enfant de sentir sa tête *qui tient*, bien posée dans le trou tiède de l'oreiller.

Enfin, quand je pense qu'après ce livre-là j'en aurai encore trente-cinq à dévorer, d'un intérêt aussi puissant, aigu, varié, certain, je tressaille d'aise. De combien de grands enfileurs de dates, de traités et de congrès et de solennels

souverains pontifes du passé pourrait-on en dire autant ?

L'Homme-qui-lit se leva :

— Je te quitte parce que j'ai deux auteurs qui m'attendent en bas, sur les coussins de ma voiture, et sur lesquels j'ai à me jeter.

— Qui donc ?

— Picot, deux volumes de *Notices historiques*, et Faguet, *le Socialisme en 1907*. Et, à propos de socialisme, une petite histoire, contée à moi par un grand seigneur qui a la bonté de me connaître. Un de ses fermiers lui expliquait, il n'y a pas longtemps, que l'âge d'or prédit commencerait du jour où s'opérerait équitablement entre tous le partage général des biens.

— Avez-vous réfléchi, lui fit observer mon gentilhomme, que la part qui reviendrait à chacun serait infime.

Et l'autre, comme une balle :

— Oui. Mais avec ce que j'ai !

\*  
\* \*

Je reçois beaucoup de lettres et reste très sensible aux marques de sympathique intérêt que me font l'honneur de m'accorder les lecteurs de *l'Illustration*. Malheureusement je ne puis répondre à tous et je le regrette, car, parmi ces lettres, il s'en trouve de fort intéressantes. Je ne puis m'empêcher de citer celle de M. Martellière, avoué à Vendôme, qui m'ap-

prend — à propos d'un des courriers du début de janvier — que la robe de nocés de Gabrielle d'Estrées eut un destin bizarre.

Je cite, en le remerciant, mon aimable correspondant : « ... Le fils aîné de Gabrielle, César, duc de Vendôme, offrit, cinquante ans après, cette robe à l'Oratoire de Vendôme (1623-1791). Et les bons oratoriens, point engourdis, en firent l'emploi suivant, ainsi qu'il est dit textuellement aux mémoires de l'Oratoire : « *Ornements pour le grand autel (de la chapelle de la Maison-Dieu) 1150, 1623 — devenue chapelle du lycée, après avoir été salle de spectacle et club des Jacobins. Le parement, les deux crédences, les pavillons, la chasuble, l'estolle et manipule et deux petits coussins de velours cramoisy avec les figures en broderie d'or et d'argent, donnez par monseigneur César, premier duc (de la 2<sup>e</sup> série de nos ducs), le tout fait d'une robe nuptiale de Mme Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, avec laquelle Henri IV<sup>e</sup> vouloit se marier, mère dud. seigneur César. » Cette mention doit dater de 1670. César est mort en 1665. »*